

1. Amère pilule

Juin 1980

L'utopie d'une communauté « parallèle », ou encore « alternative » au système, alimentait les imaginations et grandissait de jour en jour. Autres modes de production, de consommation, d'alimentation et d'habillement, de pensée et d'éducation. Retour à la terre, à Mère Nature, à une vie plus autonome, plus frugale... Le chauffe-eau solaire bricolé au cours de l'hiver dispensait gracieusement – les jours de grand soleil – quelques bassines d'eau tiède. C'était, avec la visite de la bergerie, le « must » du tour du propriétaire chez Alex qui, inquiet des fuites incessantes, s'était contenté d'en gratifier le seul évier des dépendances. Laura, par goût autant que par souci d'économie, tricotait des pulls à paysages, envisageait d'installer un métier à tisser, cousait ses vêtements elle-même. Côté nourriture, on ne doutait pas de s'autosuffire dans un avenir proche, en augmentant les « surfaces cultivées ». Restait bien sûr l'essence, la bête noire, production satanique par excellence. Les expériences de coupe à la hache ou à la scie avaient vite pris fin. Il était tout de même plus simple de faire son bois à la tronçonneuse et de le transporter en tracteur. L'un ou l'autre membre de l'association, passionné de cheval, prêchait bien le retour au bon vieux charolais, capable de débarder des stères et des stères sans peine ; mais cela ne résolvait pas tout. On collait un macaron « NUCLÉAIRE NON MERCI » sur le coffre de la voiture. Pudiquement, on jetait un voile sur la

contradiction. On évitait d'en parler, et l'on finissait par oublier la question au cours des longues discussions où l'on stigmatisait telle ou telle « lune » qui brûlait 5 000 litres de mazout pour se chauffer et, comble de l'horreur, cuisinait à l'électricité. Ainsi, en moins d'un an, Gilles avait-il épousé les idées de son temps, jetant l'anathème sur le mode de vie de ses parents, sur son propre mode de vie passé, plaidant sans relâche pour l'argile contre les médicaments, les céréales contre la viande, les transports en commun contre la voiture, le compost contre les engrais chimiques, les confitures maison contre les produits industriels.

Seul sujet épineux : la contraception. Laura, peu concernée par le problème depuis l'effilochage de sa relation avec Vincent, avait brusquement pris en dégoût la pilule. Anne, dans la foulée, avait suivi : médication artificielle, qui ne provoquait que nausées, saignements, candidoses... Un peu partout, on s'interrogeait sur les risques de cancer liés à son usage... Ne convenait-il pas de revenir à des pratiques plus naturelles, phases de la lune, méthode des températures, surveillance du cycle et des périodes d'ovulation ?

Gilles avait tenté de protester, faiblement :

– Mais on risque...

– On voit bien que ce n'est pas vous, les hommes, qui la prenez ! Moi, à la fin, ça me coupe toute envie. Chaque fois que je l'avale, je pense que je vais baiser...

Pris au piège de ses propres convictions – oui à la nature, non à la chimie –, il ne pouvait décemment prôner

ce mode de contraception. Épouser le parti de la pilule, c'était épouser le parti machiste, égoïste : femme toujours disponible au désir de monsieur, etc.

Pourtant, il ne comprenait pas comment ce qu'on avait accueilli quelques années auparavant comme une libération, apparaissait à présent comme le comble de l'asservissement. Il avait tenté de suggérer stérilet, diaphragme... On lui avait fait valoir les risques de saignement, l'inflammation permanente, tous les inconvénients liés aux autres méthodes, si bien qu'il avait fini par adopter la seule attitude possible : la patience, l'attente. Contre la conspiration de deux femmes – car derrière les propos d'Anne il imaginait tout le travail de sape idéologique de Laura –, il n'y avait pas grand-chose à faire, sinon acheter des stocks de préservatifs et compter les jours de la semaine.

On était un samedi de juin, et la discussion avait repris une nouvelle fois à la faveur d'une grasse matinée et de gestes sans ambiguïté du mari frustré :

- Je ne peux pas, je suis en pleine ovulation...
- Mais si je mets une capote...
- Je n'aime pas, le caoutchouc m'irrite...

Gilles avait écrasé et changé de sujet :

– Et si on allait passer le week-end chez René et Françoise ?

– Tu as envie, toi ?

– Depuis le temps qu'ils nous invitent... Le petit pourrait jouer avec leurs gosses...

– J'ai encore du boulot pour l'oral. Vas-y avec Antoine, si ça te dit...

Après le repas, il avait fourré sac de couchage et guitare dans la 2 CV, enfilé ses bottes au gamin et pris la route pour l'autre versant de la vallée. Une demi-heure, et ce serait l'hospitalité souriante de ses amis. Shit de premier choix, garanti. Balade le lendemain... Quand ils rentreraient, Anne aurait pu travailler et montrerait de meilleures dispositions.

Antoine était ravi, jacassait et câlinait son père, les bras passés autour de son cou.

– Attention, tu vas nous envoyer dans le fossé !

Coup de volant, pour mimer l'accident... Rires d'Antoine.

Da capo... L'air est pur, la route est large... Pas un véhicule sur la départementale qui serpentait à travers bois... Ils étaient arrivés vers les trois heures, avaient franchi le pré qui sépare la maison de la route, frappé au carreau : personne ! La porte était close. Déception du gamin...

– Leur voiture est là, ils n'ont pas dû aller bien loin, Antoine...

Ils calmèrent leur attente en allant se promener dans les bois environnants. À six heures, il fallut bien se rendre à l'évidence : René et Françoise avaient dû sortir pour la soirée... Le retour fut aussi sinistre que l'aller avait été gai. Antoine boudait sur la banquette arrière. Gilles s'en voulait d'avoir perdu son après-midi. Ça lui apprendrait à ne pas téléphoner... Sans parler d'Anne, qui afficherait un sourire narquois : « Tu vois, tu aurais mieux fait de rester à la maison... »